



**HAL**  
open science

## Le local ne disparaît pas : il devient mondial

Francis Jauréguiberry

► **To cite this version:**

Francis Jauréguiberry. Le local ne disparaît pas : il devient mondial. Franck Cormerais et Pierre Musso. La société éclatée. Le retour de l'objet local, l'Aube, pp. 41-49, 2014. hal-01669037

**HAL Id: hal-01669037**

**<https://hal.science/hal-01669037>**

Submitted on 13 Mar 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Paru dans *La société éclatée. Le retour de l'objet local* (éds. Franck Cormerais et Pierre Musso), La Tour d'Aigues, l'Aube, 2014, pp. 41-49.

## **Le local ne disparaît pas : il devient mondial**

Francis Jauréguiberry\*

Il existe une fable sur le local qui consiste à dire que, celui-ci renvoyant à un territoire restreint, la contiguïté des relations sociales qui s'y nouent entraîne une certaine homogénéité culturelle, une communauté des pratiques tendant à reproduire des singularités face à ce qui serait global, ouvert, synonyme de changement et d'universel. Le local y est présenté comme quelque chose de petit, de géographiquement délimité où ce qui s'y passe renvoie à la proximité et à l'interconnaissance. À ce particulier situé est opposé ce qui l'englobe et qui, lui, est toujours grand, capable de produire de l'utopie (u-topos) et de l'universel.

Et nous croyons encore tous plus ou loin à cette fable dont nous avons hérité. Sans doute parce qu'elle nous arrange. Elle est en effet bien pratique et rassurante. D'une part elle permet de garder une forme de continuité voire d'ancrage (il y a quelque chose qui perdure et c'est rassurant dans un monde qui ne cesse de changer). Et d'autre part elle propose une dichotomie aisée : territoires versus réseaux, local ou régional versus national ou international. Elle permet aussi de ranger sans trop de difficulté tout ce qui se passe entre les deux dans la catégorie des intermédiaires, par exemple les notables capables de traduire des spécificités locales en discours audibles au niveau national et vice-versa.

Mais il y a longtemps que cet objet local est introuvable en dehors de purs clichés folkloriques. Si l'on prend les deux derniers siècles— pour s'en tenir là — on voit comment les réseaux de communication physiques des biens et des personnes, la fluidité économique, l'innervation institutionnelle, ont fait des lieux et des territoires des éléments de réseaux et d'échanges. Le local pensé comme vécu situé est toujours un mélange de spécificités et d'universel, de la même façon que les idées les plus universelles ont besoin de chair pour exister. Il n'y a pas d'objet local pur, mais toujours des formes d'hybridité, de mélange, d'emprunts croisés que des générations d'historiens et de sociologues ont étudiées.

Rapportées au thème de ce colloque, les technologies de communication ne révolutionnent donc pas les rapports entre ce qui est localisé et ce qui ne l'est pas. Certains continuent de penser que ces technologies ouvrent le local sur l'universel. Mais ça fait longtemps que le processus est engagé, au moins depuis la modernité ! C'est en cela que je qualifierais la situation actuelle non pas de rupture mais d'approfondissement, non pas de postmoderne mais d'hypermoderne. Contrairement aux tenants de la postmodernité qui partent du constat que l'on sort de la modernité (et qui ne parviennent pas à nommer la société qui vient après autrement qu'en usant de préfixe post), parler d'hypermodernité pose que nous ne quittons pas la modernité mais que l'on assiste au contraire à sa radicalisation, à l'approfondissement et à l'extension de ce qu'elle offrait déjà il y a un siècle : le mouvement, le choix, l'inédit, la capacité instrumentale à agir rationnellement sur le réel, et la faculté culturelle à porter un regard réflexif sur soi-même. Et les TIC sont de parfaits outils accélérateurs de ce mouvement.

---

\* Sociologue, professeur à l'Université de Pau et directeur du laboratoire SET (Société, Environnement et Territoire) du CNRS.

Prenons le simple fait de pouvoir visualiser rues et lieux sur Internet sans quitter sa chaise. Je crois que c'est Edgar Morin qui disait que la première image de la terre prise depuis l'espace avait sans doute eu plus d'impact dans la prise de conscience mondiale que bien des discours. De même, le fait de zoomer un lieu sur Google Earth démontre de façon frappante comment le local devient de plus en plus mondial. Plus aucun endroit au monde ne demeure à l'abri de ce regard. Sur l'écran des ordinateurs ou des smartphones, la planète apparaît, il est possible de zoomer, par exemple sur la France, puis Bordeaux, puis sur le Conseil régional. Il est même possible de virtuellement visiter ce dernier et de savoir par hyperlien que ce colloque s'y déroule. Le fait de pouvoir ainsi zoomer sur des lieux, où qu'ils se trouvent sur la planète, porte à son paroxysme le mouvement porté par la modernité visant à la connaissance, à la compréhension et à la mise en visibilité systématique de notre environnement. C'est en ce sens que l'on peut parler d'hypermodernité dans laquelle l'hyperlocal est le local à la fois informé et diffuseur d'informations. Google Street View, webcams de site, bornes RFID et capteurs multiplient les occasions d'expérimenter ce local désormais mondialisé.

Précisément, la notion d'expérience paraît précieuse pour rendre compte de cette situation. Elle renvoie en effet à deux dimensions. D'une part, à la façon dont nous recevons et percevons notre environnement qui se présente et s'impose à nous comme quelque chose d'extérieur et de déjà-là, et d'autre part, à ce que nous faisons de ce monde-là, à la manière dont nous le pratiquons, aux actions par lesquelles nous participons à son fonctionnement ou à son changement. L'expérience est donc à la fois la façon dont on reçoit le monde qui se présente à nous et ce que l'on fait de lui. La question qui se pose alors est la suivante : de quoi est faite notre expérience de ce monde de plus en plus hybride dans lequel nous sommes désormais rentrés et à quelles questions inédites renvoie-t-elle ?

Premier constat, nous venons de le voir, le monde lointain est de plus en plus accessible (au moins par l'ouïe, la vue, la parole) à distance. Le binôme espace-temps dans lequel raccourcissement de l'un (distance physique) équivalait à économie de l'autre (temps de déplacement), et qui est à la base même de l'urbain, s'en trouve relativisé. Deuxième constat, le monde que nous expérimentons dans la proximité physique est désormais bavard. Capteurs et puces électroniques distribués dans notre environnement, RFID collés aux objets, systèmes de géolocalisation, nous informent en temps réel sur l'état de ce qui nous entoure, de l'état de la circulation, de la pollution de l'air, du nombre de taxis ou de vélos disponibles dans telle ou telle station, des commerces ou services alentours. Ainsi, il suffit de pointer son smartphone (en mode photo ou vidéo) sur un monument pour immédiatement savoir en quelle année il a été construit, par qui et pour qui, quelles ont été ses utilisations successives, etc. De façon désormais banale, il est possible de savoir exactement où l'on se situe dans une ville, combien de mètres il faut parcourir jusqu'à la prochaine bouche de métro, où se trouve le restaurant végétarien le plus proche ou encore de savoir quels sont les horaires des prochaines séances des films devant être projetées dans la demi-heure qui suit dans un rayon de 500 mètres.

Dans les sociétés traditionnelles, les éléments de l'environnement étaient dotés d'une âme, mais ne parlaient pas (ou alors ils ne s'exprimaient qu'indirectement et partiellement par l'intermédiaire du chaman ou du sorcier). Dans la société qui se dessine sous nos yeux, les mêmes éléments n'ont plus d'âme, mais ils nous parlent désormais, au point d'être bavards. Grâce aux TIC, ils déclinent leurs caractéristiques, nous informent de leur disponibilité, nous suggèrent des types d'utilisation, de parcours, de consommation. À notre environnement situationnel « classique » (physique et accessible par nos cinq sens) se mélange un environnement informationnel nouveau (médiatique et accessible par l'ouïe et la vue). Une information, omniprésente et à portée de clics, émane désormais de tout objet et de tout lieu.

Mais il ne s'agit pas d'une couche supplémentaire, informationnelle, qui s'ajouterait à une surface de base que seraient l'environnement, l'infrastructure ou les objets. Il n'y a plus, comme on le présentait il y a encore peu de temps, d'un côté le monde réel (physique) et de

l'autre côté le monde virtuel (des TIC). Il n'est plus possible d'opposer mécaniquement un monde *on line* et un monde *off line* parce que notre rapport à notre environnement, notre façon de le percevoir et d'agir en son sein mélange constamment les deux. Lorsque nous sortons le matin dans la rue, nous nous attendons à voir des gens téléphoner dans les espaces publics et nous téléphonons : c'est notre expérience quotidienne. Dans nos déplacements, nous considérons comme de plus en plus normal d'être guidé par GPS, dans nos achats, nous avons de plus en plus souvent recours à des applications comparant les prix, et avant de nous rendre à une adresse, nous la prévisitons de plus en plus souvent sur Google Street View, etc. Les TIC ne sont donc pas quelque chose qui s'ajoute à un réel préexistant, mais qui s'y mélange et nous plonge dans un nouvel environnement hybride.

À partir du moment où notre environnement parle, la question qui se pose est de savoir qui donne la parole à quoi. Ou, dit autrement, quels types d'infrastructures informationnelles les responsables politiques territoriaux vont programmer. Ils peuvent (comme c'est encore presque toujours le cas aujourd'hui) confier cela à des cabinets d'experts, ceux-ci leur vendant des services clef en main. Les décisions appartiennent alors finalement à des techniciens dont la logique n'est pas toujours celle des utilisateurs ou spécialement ouverte à la participation citoyenne. Pourtant ces services peuvent être mis en place de façon participative à partir des attentes et expériences des usagers. S'ouvre ainsi un énorme chantier d'écoute, de participations croisées et de mise en design de la réflexivité citadine, et sans doute de futures luttes pour savoir qui décidera de quoi les objets et lieux devront parler.

Pour ce qui est de la langue employée, force est de constater que, pour l'instant et dans l'écrasante majorité des cas, il s'agit d'une langue de type utilitaire et fonctionnel délivrant une information d'ordre encyclopédique, pratique et instrumental. Notre rapport au territoire en devient d'autant plus efficace, utile et rentable, et il faut s'en réjouir car synonyme d'économies de temps et d'énergie. Mais il risque ainsi de s'en trouver définitivement désenchanté. Le danger réside en effet en ce que l'espace urbain soit réduit à ne plus être vécu que comme simple ensemble fonctionnel qu'il s'agit d'utiliser ou de consommer au mieux. Y aura-t-il des lieux et des endroits dont on pourra encore faire l'expérience à partir de nos seuls sens, de notre propre intériorité et de façon non assistée ? Sera-t-il encore possible de flâner, de s'arrêter, de se perdre et même de prendre la direction d'un embouteillage sans paraître pour cela décalé voire incivique ? Cela renvoie à la seconde dimension de l'expérience : que fait-on de ce monde et en particulier de ce monde qui nous entoure immédiatement ?

Au moins deux grandes logiques peuvent être distinguées dans le mode d'action local. La première est de type instrumental et consiste à se saisir de ressources accessibles localement. Le quartier, la ville ou le canton sont avant tout vécus comme une offre localisée que les TIC rendent encore plus visible, quantifiable, accessible. Cette offre renvoie à un ensemble de données concrètes : type d'habitat, services et commerces, infrastructures sportives et de loisir, offre en éducation et culturelle, restaurants, cafés, etc. Mais elle renvoie aussi à des propriétés symboliques : ambiance, animation, réputation, images. L'approche instrumentale consiste à considérer ces données concrètes et symboliques comme des biens, des facilités ou des opportunités à saisir. L'action relève du calcul et d'un effort de rationalisation en termes de coûts-bénéfices. La démarche est utilitaire : qu'est-ce que ce quartier, ce lieu, ce territoire peuvent m'apporter en termes de satisfaction si je m'y implante ? La proximité ici recherchée doit être rentable. Les spécificités du local sont évaluées en regard d'autres offres locales. C'est en ce sens aussi que le local devient hyperlocal : comme résultat d'un choix rationnel après mise en concurrence avec d'autres lieux. Bien sûr, une grande inégalité est observable dans l'accès aux lieux synonymes de satisfaction, la démarche ayant d'autant plus de chances d'être entreprise et couronnée de succès que les moyens financiers mobilisés seront élevés. Mais quelles que soient ces pratiques, elles renvoient toutes à une approche instrumentale du territoire qui est assimilé à un ensemble de lieux

consommables dans un système d'offre généralisé. En miroir, cette logique renvoie aux actions, projets et politiques d'aménagement et de gestion territoriales qui visent à structurer l'offre, à organiser l'existant et à anticiper le développement. La puissance publique, les collectivités locales et les institutions semi-publiques se donnent pour tâche d'améliorer le fonctionnement, l'image, le dynamisme et l'attractivité du quartier, de la ville ou du territoire considéré. L'ensemble forme un système de mise concurrence généralisée dans lequel les TIC jouent un grand rôle et où le local est repéré, évalué et consommé, la caricature en étant les *gated communities*.

La seconde logique ne renvoie pas au calcul et à la rationalisation, mais à la subjectivité, à l'affectif et au sensible. Les lieux ne sont pas choisis pour des raisons utilitaires mais investis d'une charge émotive, gratuite et non mesurable. Bachelard parlait même à ce propos d'attachement poétique à un lieu, de sensibilité, de sentiments. Ici, la proximité recherchée renvoie à une forme de vérité et d'authenticité. Bien sûr le mot est galvaudé, d'autant que les campagnes publicitaires vantant certains lieux et opérations immobilières en abusent. Tous les maires de stations touristiques savent cela : à force d'être instrumentalisés et convertis en produits de consommation, les lieux perdent leur âme et même leur spécificité pour ne devenir que des caricatures d'eux-mêmes sous la forme de clichés. Mais l'authenticité peut aussi désigner pour ceux qui investissent un lieu ou territoire selon cette logique une qualité qui n'entre pas dans les tableaux comparatifs et dans les calculs. Il faut peut-être y lire une forme de réaction au type de société informationnelle que Jacques Attali prévoit même s'il ne la souhaite pas : « l'homme comme l'objet sera nomade, sans adresse ni famille stable, porteur sur lui, en lui, de tout ce qui fera sa valeur sociale » et où « l'éphémère sera le rythme de la loi et le narcissisme la source majeure du désir ». Au contraire des lieux zappés qui sont consommés de façon éphémère ou sporadique, le lieu dont on se sent proche renvoie à l'appartenance et non à l'errance, à ce qui fut et sera après soi. Face à la dispersion que le tourbillon informationnel peut engendrer, à l'aléatoire trop souvent côtoyé, à l'éphémère renouvelé dans une espèce d'éternel présent, un désir de permanence apparaît. C'est en tout cas ce que j'ai pu empiriquement observer dans plusieurs recherches menées auprès de grands consommateurs de lieux, voyages et TIC. La proximité spatiale recherchée est alors pensée comme refuge, transcendance identitaire, ou métaphore spatiale de la stabilité. Elle renvoie à l'ancrage territorial et à l'identification. Le local est sans doute surinvesti, c'est en ce sens aussi qu'il devient hyperlocal. Au moment où le réel ne cesse de nous informer de son état, demeure donc l'illusion qu'une communication non utilitaire est avec lui possible. En somme, il s'agit de réenchanter la vie.

Il ne s'agit pas d'opposer ces deux logiques. Calcul et rationalité d'un côté et subjectivité et sensibilité de l'autre. Même si la première domine très largement les pratiques, dès que l'on prend le temps d'interroger les gens, on s'aperçoit que les deux coexistent le plus souvent. Par exemple, le fait d'avoir choisi rationnellement un lieu d'habitation en fonction d'un ensemble de critères tout à fait objectifs peut conduire l'heureux propriétaire, pour peu qu'il tombe amoureux de son nouveau cadre de vie, à se sentir non plus seulement consommateur, mais aussi acteur de ce territoire. Alors que la mobilité a tendance à produire un désengagement, un refus de participer aux choses locales autrement que sur le mode éphémère de la consommation, l'ancrage local peut se traduire par un attachement producteur d'une réelle implication citoyenne. Se sentir affectivement, poétiquement, avec émotion, bref subjectivement lié à un territoire, définit une situation en quelque sorte asociale, mais vitale sur laquelle l'acteur peut s'appuyer pour penser le social qui s'y déroule autrement que de façon rentabiliste. Se sentir être ainsi d'un territoire, c'est la possibilité de s'en considérer responsable, ce qui veut dire aussi à l'écoute et solidaire de ceux qui y vivent. Et, dans cette écoute et dans les modes d'action et de mobilisation qui en découlent, les TIC ont toutes leur place, pour peu qu'on ne les considère que comme simples outils.